

MIRCEA ELIADE „NOAPTEA DE SÂNZIENE”. THE AUTHOR'S TESTIMONY
OF THE NOVEL'S GENESIS

Rodica Brad

Senior Lecturer, PhD, "Lucian Blaga" University of Sibiu

Abstract: Mircea Eliade was a writer who repeatedly confessed about his own creation, explaining each of his works. The effort of writing, in Paris, his novel "The Night of Sânziene", considered by himself to be his literary masterpiece, is impressive. The complex process of writing it is discussed in detail. The idea of this novel, generated by the symbolism of the traditional night of Sânziene, has deep significances in which Eliade discovers secret correspondences between the moments of his life. In "Fragments of a Journal" especially, but also in "Memoirs" and the volume of interviews "The Trial of the Labyrinth", Eliade offers plenty of details about the difficult writing process of the novel that he considers to be like a "war and peace" experience. He also distinguishes between the fantastic time from the beginning, the psychological time of the first chapters and the historical time of the end. The technique of the novel is similar to the one present in his fantastic short-stories, based on the covering of the mysteries in humble historical events. The search of Stefan is like an initiation of the hero in the powers of death and renovatio. The writer confesses he writes spontaneously, without plans, ignoring the development of the characters' evolution. This novel was intended to make Eliade visible in the West, as a work of great complexity and also to uncover the complexity of the previous novels.

Keywords: novel, confessions, journal notes, significances, context

Mircea Eliade a été un auteur qui a aimé s'exprimer au sujet de ses écrits, les commenter ou les expliquer, se proposant même des fois de conduire ses lecteurs dans le sens de ses propres points de vue. Ainsi, il s'est prononcé (des fois de manière répétée) sur sa création, en offrant pour presque tout écrit littéraire des éclaircissements, des explications, des accents critiques, des observations ou des mises en contexte, au plan de sa vie et de sa création. Ainsi nous retrouvons dans *Fragments d'un Journal*, *Mémoires* ou *L'épreuve du labyrinthe* de tels propos intéressants qui témoignent, en plus, des intuitions critiques évidentes de l'auteur Eliade.

De façon évidente, les commentaires les plus nombreux (et peut être aussi plus pertinents) sont faits au sujet de son roman favori, *La Nuit de la Saint-Jean*, considéré son chef-d'œuvre, que l'auteur a projeté comme roman total ou œuvre somme. Très impressionnant nous apparaît ainsi l'effort qu'il a fait pour écrire ce roman durant sa période parisienne qui a été capitale pour lui, vu que le but primordial d'Eliade était à l'époque de s'imposer dans le monde scientifique français et européen.

En parcourant les notes du *Journal*, le lecteur comprend que le roman a coûté à Eliade énormément d'énergie et de temps. Nous voyons également que l'auteur est revenu pas mal de fois sur son texte pour l'améliorer, souvent mécontent de la qualité de son écriture. De nombreuses notes de journal expliquent donc le processus laborieux de rédaction de ce livre qu'il a écrit en roumain, (comme toute son œuvre littéraire d'ailleurs), parce qu'il n'a pas voulu abandonner (comme son ami Cioran) la langue roumaine qu'il a toujours considérée sa patrie dans l'exil. Voilà ce qu'il en dit dans *L'épreuve du labyrinthe* : « De temps en temps,

Section: LITTÉRATURE

j'avais besoin de retrouver mes sources, ma terre natale. En exil, la terre natale, c'est la langue, le rêve. Alors j'écrivais des nouvelles »¹. Pour pouvoir supporter l'exil, Eliade a décidé de continuer à rédiger en roumain ses écrits littéraires, malgré l'impératif d'écrire en une langue de circulation internationale : « je sentais bien que je ne pouvais pour l'instant publier ou écrire uniquement en roumain. Mais, en même temps, je vivais l'exil, et cet exil, pour moi, ce n'était pas tout à fait une rupture avec mon passé et la culture roumaine. »². Les livres savants, il a décidé de les écrire en français : « je voulais écrire en un français exact et clair »³.

Dans *Fragments d'un Journal*, Eliade insiste largement sur le symbolisme obsédant de la *Nuit de la Saint-Jean*. Plus précisément, le 21 juin 1949 Eliade note: « Le solstice d'été et la nuit de la Saint Jean gardent pour moi tout leur charme et tout leur prestige. *Il se passe quelque chose*- et ce jour me semble non seulement le plus long mais purement et simplement *autre* que celui d'hier et celui de demain. Naguère, au Portugal, j'avais imaginé une sorte de conte sur le miracle de la régénération et de la jeunesse éternelle acquises pendant une nuit de la Saint Jean. Imaginer, c'est peu dire. Plusieurs jours de suite j'ai vécu sous le charme de ce mystère. Je vivais dans l'attente: quelque chose devait se produire, se dévoiler pour moi. »⁴. Nous observons qu'Eliade envisage ce temps comme sacré, magique, différent essentiellement du temps profane.

L'idée du roman *La Nuit de la Saint Jean* s'est donc développée du symbolisme de la Nuit solsticiale qui l'a fait réfléchir et l'a conduit même à découvrir les correspondances entre les périodes de sa vie. C'est le sens de la note du *Journal* du 5 juillet 1949: « Je me rappelle brusquement qu'il y a exactement vingt ans, sous les chaleurs étouffantes de Calcutta, j'écrivais le chapitre « Le Songe d'une nuit d'été » d'*Isabelle*. Le même rêve solsticial, structuré différemment et se développant à d'autres niveaux se trouve aussi au centre de *La Nuit de la Saint-Jean*. Serait-ce une pure coïncidence? Le mythe et le symbole du solstice m'obsèdent depuis des années. J'avais oublié, cependant, qu'ils me poursuivaient depuis *Isabelle*. »⁵. Il est certain que les significations profondes qu'il a données à la nuit de la Saint Jean n'ont cessé de le hanter durant une longue période de temps. De même, le symbolisme fertile de cette nuit a été aussi traité par l'auteur dans son œuvre savante.

Il y a un symbolisme religieux dans la fête de la Saint Jean et un autre lié au solstice, à la plénitude de la nature en été, aux rites de fertilité. Pour le peuple roumain cette nuit est liée à une magie spéciale, vu que la nature se trouve au comble de ses possibilités germinatives. Après cette nuit, le temps tourne vers l'hiver, « les plantes régressent, le jour diminue ». La nuit de la Saint Jean représente donc une sorte de lieu géométrique de toutes les possibilités, l'heure où les ciels s'ouvrent rendant possible la sortie du temps, l'accès à un espace paradisiaque, marqué par l'accomplissement du cycle germinatif. C'est la problématique qui hantait Eliade, tout comme il l'avoue à Claude Henri Rocquet : « Je n'étais pas seulement intéressé par le symbolisme religieux du solstice, mais par les images et les thèmes du folklore roumain et européen. Cette nuit-là, le ciel s'entrouvre, on peut voir l'au-delà, on peut même disparaître... Si quelqu'un a cette vision miraculeuse, il sort du temps, il sort de l'espace. Il vit un instant qui dure une éternité... »⁶. La Saint Jean, continue Eliade, c'est le

¹Mircea Eliade *L'épreuve du labyrinthe, Entretiens avec Claude Henri Rocquet*, Paris, Belfont, 1988, p. 107.

²Ibidem, p. 107-108.

³Ibidem, p. 106.

⁴Ibidem, p. 107.

⁵Mircea Eliade *Fragments d'un Journal*, traduit du roumain par Luc Badesco, NRF, Gallimard, tomes I-III ; tome I, 1973, p.110.

⁶Mircea Eliade *L'épreuve du labyrinthe, Entretiens avec Claude Henri Rocquet*, édition citée, p. 200

moment où le jour commence à décroître, c'est le milieu de l'année qui signifie pour son héros Stéphane : « le milieu du temps : du temps de l'année, du temps de sa vie. La ligne de partage entre le monde historique et l'autre. »⁷. Si le temps où a lieu la rencontre de Ileana est sacré, fantastique, hors du temps historique, l'espace est également mythique, tout comme Eliade le précise : « La forêt où se perd Stéphane, c'est bien celle où se perdit Dante : il s'y perd, ou, plutôt, il entre dans un autre monde de signification, tout en demeurant dans l'histoire. »⁸.

Cette problématique du solstice qui rend possible la sortie du temps historique est superposée au fait d'aimer deux femmes en même temps : « Stéphane est obsédé par cette question : peut-on aimer, d'un même amour, deux femmes en même temps ? Il sent très bien que c'est impossible à l'homme tel que nous le connaissons. Mais d'un autre côté, il est obsédé par l'existence d'un monde où nos limites seraient dépassées. Il sait bien qu'il n'est pas un saint, pas même un homme religieux, mais il pense souvent à la sainteté : les saints, eux, sont capables d'aimer *tout le monde à la fois*. Cela vous explique la présence des deux femmes. »⁹. Aimer deux femmes en même temps correspond au fait d'abolir le temps historique et de changer aussi l'amour, observe Claude Henry Rocquet qu'Eliade approuve : « Aimer deux personnes, les aimer en même temps : il s'agit donc, à la fois, de changer l'amour et de changer le temps. [...] Votre roman s'achève sur cette phrase : « il avait su que ce dernier instant, d'une infinie durée, lui suffirait » ; ce qui rappelle l'instant miraculeux de la nuit de la Saint Jean. Et, au-delà du temps historique, votre roman renvoie à un temps cosmique, un temps que les traditions nomment la « Grande Année »¹⁰. Longtemps après, plus précisément le 22 février 1953, Eliade trouve que la durée de l'action du roman était démesurée : « quelle mauvaise idée que d'étendre son action sur douze ans. Je me suis encombré d'une série de problèmes insolubles et, tout d'abord, « l'écoulement du temps ». Je voudrais le finir au plus tôt, pour m'attaquer à un autre roman à sujet limité dans le temps : quelques jours ou quelques semaines. Ce serait la seule façon de lui donner la densité que mérite, je le sens, toute action vraiment épique ».¹¹

Dans son *Dictionnaire des symboles de l'œuvre de Mircea Eliade*, Doina Rusti remarque la multitude de fois où Eliade retourne dans des œuvres différentes aux croyances liées aux pouvoirs magiques de la nuit de la Saint Jean qui a pour lui, croit l'exégète, la signification d'une porte ouverte à l'infini. C'est le cas de la nouvelle *Les trois grâces* (où le docteur Tataru meurt dans la nuit de la Saint Jean), *Uniformes de général* (où le protagoniste sort du temps dans la même nuit magique) et *Dayan* où le personnage principal revient à la vie et trouve le chemin vers le paradis au milieu même de la vie tumultueuse de Bucarest. Dans son œuvre savante, Eliade explique le nom de la fête populaire par le nom de la déesse Diana, *Sancta Diana* qui a donné « Sânziana » en roumain. Sânziana dénomme aussi bien la fête que la plante jaune qui fleurit à ce temps, censée avoir des pouvoirs magiques. Il montre dans *De Zalmoxis à Gengis Han* que la vénération pour la déesse romaine a survécu à la romanisation de la Dacia et que ce nom a donné aussi le nom roumain de « zână » dont le sens est « fée ».

Eliade explique plus d'une fois sa manière d'écrire de la littérature dans ses écrits autobiographiques. Celle-ci est spontanée, basée sur une idée maîtresse autour de laquelle l'auteur imagine un sujet destiné à un développement inconnu d'avance. Ainsi, souvent

⁷Ibidem, p. 200-201.

⁸Ibidem.

⁹Ibidem, p. 201.

¹⁰Ibidem, p. 202.

¹¹Ibidem, p. 203.

l'auteur est surpris de découvrir telle ou telle signification à laquelle il n'avait pas pensé au début, de voir comment l'action prend un tempo accablant pour mener à une fin qui prend contour très tard. En effet, la fin du roman *La Nuit de la Saint-Jean* n'est qu'entrevue au début, car l'auteur se laisse aller au caprice de l'imagination, de l'heure et de ses propres intuitions. Dans *L'épreuve du labyrinthe*, l'auteur s'explique dans les termes suivants : « Je suis incapable de faire un plan. C'est toujours à partir d'une vision, d'un paysage ou d'un dialogue que l'œuvre germe. Je vois très bien le début, parfois la fin et, petit à petit, en travaillant, je découvre les événements et la trame du roman ou de la nouvelle ». ¹² Et, justement, l'exemple qu'il donne est celui de la rédaction du roman *La Nuit de la Saint-Jean*, traduite en français par Alain Guillemmou sous le titre de *Forêt interdite* : « Pour *Forêt interdite*, la première image, ce fut le personnage principal. Il se promenait dans une forêt près de Bucarest, une heure avant le minuit de la Saint Jean. Dans cette forêt, il croise une voiture, puis, une jeune fille sans voiture. Cela c'était pour moi une énigme. Qui était cette fille ? Et pourquoi le promeneur cherchait-il une voiture près de la jeune fille ? Peu à peu, je sus qui était la jeune fille et toute son histoire. Mais tout avait commencé par une sorte de vision. J'ai vu cela comme lorsqu'on rêve. » ¹³

Eliade déclare n'avoir découvert que plus tard la valeur initiatique des expériences traversées par Stéphane qui est témoin et agent de liaison pour toute cette période historique que la Roumanie a traversée après la seconde guerre, une sorte de descente aux enfers que l'auteur explique symboliquement le 26 mai 1953 : « Je me demande, cependant, si le lecteur comprendra ce rôle de *témoin* qu'a Stéphane; témoin dans le sens de Dante qui descend en Enfer, traverse le Purgatoire, monte au ciel, écoute, enregistre et comprend les messages. Il est fort probable que le lecteur sera déçu-comme je le suis d'une certaine façon moi-même - par le rôle effacé du personnage principal, Stéphane. Mais son destin de témoin et d'agent de liaison, Stéphane l'a contracté lui-même, contre ma volonté, contre la volonté de l'auteur. » ¹⁴. Par cela même, le côté autobiographique est affirmé par l'auteur dans *Fragments d'un Journal*. L'auteur y éclaire des détails fort intéressants sur le processus d'écriture de l'œuvre, sur les significations du solstice, sur la temporalité complexe du roman, ainsi que sur l'initiation que parcourt progressivement le héros principal, initiation qui est homologuée à une *renovatio*. La quête de la femme aimée, à travers les douze ans historiques écoulés n'est en fait que la quête de la mort qui approche par la voiture... Cependant, la fin n'est qu'entrevue, devinée, soumise au hasard. C'est en réfléchissant à tous ces aspects qu'Eliade écrit cette longue note du 26 juin 1954. Ainsi, à ce moment-ci, Eliade change les significations des actions de ses protagonistes : « Quand, il y a cinq ans, j'ai commencé à écrire *La Nuit de la Saint-Jean*, je ne connaissais que la fin. Je savais qu'après douze ans Stéphane retrouverait Ileana toujours dans une forêt et reconnaîtrait la voiture qui (croyait-il) avait disparu ou aurait dû disparaître dans la forêt de Băneasa, la nuit de la Saint-Jean, en 1936. Les douze ans constituaient, dans mon esprit, un cycle parfait, homologable aux cycles cosmiques (la Grande Année, etc.). Leurs retrouvailles en 1948 auraient dû racheter toutes leurs épreuves et leurs souffrances. Jusqu'au dernier moment, même après avoir commencé d'écrire le dernier chapitre, à mesure que je m'approchais de leur rencontre, dans la forêt de Royaumont, je croyais que cette rencontre signifierait et pour l'un et pour l'autre le commencement d'une « Vie nouvelle » (*renovatio*). La quête de Stéphane je l'avais homologuée à une quête initiatique. Retrouver Ileana signifiait l'accomplissement de l'initiation (l'affrontement victorieux de toutes « les preuves » et les épreuves « initiatiques ».

¹²Ibidem, p. 199.

¹³Ibidem.

¹⁴Mircea Eliade, *Fragments d'un Journal*, I, p 211.

Or, aujourd'hui, j'ai compris qu'il s'agissait d'autre chose: Stéphane était obsédé par « la voiture qui devait disparaître à minuit », la voiture dans laquelle « Ileana aurait dû venir » en 1936, à Băneasa. Plus que son amour inexplicable pour Ileana (puisqu'il continuait d'aimer Ioana) ce qui paraît étrange dans la rencontre de Băneasa c'est l'obsession de la voiture. Or tout s'explique si la voiture d'Ileana-réelle à Royaumont douze ans plus tard-est le berceau de leur mort. Ileana, comme je le crois aujourd'hui, ne l'aime plus. La quête de Stéphane était donc dans la recherche de la mort. Ileana paraît être aujourd'hui ce qu'elle a été dès le début: un ange de la Mort (mais au début, sans *voiture réelle*, son vrai destin ne pouvait pas être perceptible). Les voitures ont une fonction archétypale dans le roman, et le lecteur averti remarquera que chaque fois qu'apparaît l'image d'une voiture, il y a une « rupture de niveau », les destins se décident et deviennent perceptibles. Le symbolisme de la Mort s'est imposé à moi en écrivant le dernier chapitre. Je ne sais pas encore s'ils mourront tous les deux dans un accident, cette nuit-là-mais ce finale serait le seul plausible. Stéphane « a éclairci tous les mystères » (Mme Zissu, Partenie, etc.); au niveau anecdotique cette « saisie » du sage, qui est aussi sa pierre tombale (dans un certain sens la vie n'a plus de surprises pour lui); c'est un « mort vivant ». L'existence historique de Stéphane n'aurait plus de sens sans Ileana, à partir du moment où il a réussi à la retrouver. Et s'il a l'impression que Ileana ne l'aime plus, il ne lui reste plus rien à faire, ici, dans le monde. Il se peut cependant qu'au dernier moment une autre solution s'impose à moi, je ne sais pas laquelle. Car le symbolisme de la mort permet *tout*: une extinction ou une régénération, un véritable *incipit vita nova*. Je verrai. »¹⁵.

Le 6 août 1951 Eliade note dans *Fragments d'un Journal* qu'il voyait son roman comme une fresque historique, semblable au roman *La Guerre et la paix*: « je le vois non seulement comme un roman, mais aussi comme une fresque historique. Un peu comme *La Guerre et la paix* [...]. Ce roman dont l'action s'étend sur dix ans est aussi, dans un certain sens, une fresque-mais son centre de gravité est ailleurs : dans les différentes conceptions du temps qui assument les principaux personnages [...]. Je pense que l'on remarquera le passage du « temps fantastique » du début (la rencontre dans la forêt) au « temps psychologique » des premiers chapitres et, de plus en plus despotiquement, au « temps historique » de la fin. Le final - le solstice 1948 - ramène Ștefan au temps fantastique de l'enfance, entrevu comme dans le brouillard dans la Forêt Băneasa »¹⁶.

Le 27 juin 1949 Eliade note dans *Fragments d'un Journal* l'état de grâce où le mit le commencement du roman et précise qu'il n'en voyait, au début, que le commencement et la fin : « Toute la journée d'aujourd'hui en état de grâce. Je « vois » le début et la fin du roman. Je sais seulement et assez vaguement ce qui se passera entre le début (1936-1937) et la fin (1948-1949). Douze années de vie roumaine. Je voudrais utiliser ce que j'ai vu moi-même et entendu des autres, mais me laisser surtout porter par l'imagination afin de retrouver, comme dans un rêve, cette époque paradisiaque du Bucarest de ma jeunesse. J'attaque le premier chapitre. J'écris trois pages. Désespéré d'aller si vite. Le crayon court sur le papier. Ne voulant pas dépasser six cents pages, je dois trouver une cadence lente, une prose dense. »¹⁷ Il est notoire qu'à l'époque de l'écriture du roman, Eliade écrivait au *Chamanisme* et il se plaint du fait que la distribution du temps physique entre les deux œuvres était difficile.

Le 28 juin 1949 Eliade a la révélation de pouvoir intégrer dans le roman des chapitres de l'*Apocalypse*, œuvre commencée en 1942 et abandonnée deux ans après : « en me rendant au musée Guimet, je découvre comment je pourrais intégrer à *la Nuit de la Saint-Jean* (c'est à

¹⁵ Mircea Eliade, *Fragments d'un Journal*, p 219-220.

¹⁶ Ibidem, p. 151.

¹⁷ Ibidem, p. 108-109.

dire de mon nouveau roman) une bonne partie de l'*Apocalypse*, c'est à dire tous les épisodes significatifs. ». Ensuite, il pense renoncer à des épisodes entiers consacrés à Vădastra : « Je renonce à la première partie: Vădastra au lycée et à l'Université. La rencontre avec Stéphane possible uniquement à cause de la contiguïté de leurs chambres d'hôtel. (J'utiliserais en partie ma propre expérience [...]). Je me débarrasse ainsi d'un « york in progres » qui m'obsédait depuis plusieurs années. Je sauve au moins cent ou cent vingt pages des trois cents déjà écrites. »¹⁸

Le 3 juillet 1949 Eliade interrompt le travail au *Chamanisme* pour donner priorité au roman: « J'ai interrompu le livre sur le chamanisme pour donner tout mon temps à *La Nuit de la Saint Jean*. [...]. Satisfait de mon travail. Plus de trente grandes pages. J'adopte la technique des *Houligans* que Mihail Sebastian aimait tant: des scènes concentrées, presque des fragments. C'est la seule façon de pouvoir couvrir douze ans en sept ou huit cents pages. Il faut éviter de me laisser entrainer par des bouts de dialogue ayant un « sens philosophique ». Faire l'effort de paraître médiocre, en passant à côté des « grands sujets » sans les approfondir. Autrement, il me faudrait deux mille pages. »¹⁹

Le 13 septembre 1949, après avoir continué d'écrire au roman pendant un voyage fait à Capri, Eliade s'avère mécontent du résultat : « J'ai essayé de corriger le roman. Cela va, mais difficilement. Il me semble beaucoup moins bon que je ne m'attendais. » Et il pense immédiatement après à une signification entrevue dans sa vie personnelle : « Mais cette impression pourrait signifier, j'en ai peur, autre chose, elle pourrait être le signal de mon détachement de la littérature. »²⁰ La correction de la première partie du roman s'achève le 27 octobre et l'auteur se déclare assez satisfait du résultat: « Aujourd'hui j'ai commencé la correction de la copie dactylographiée. Assez satisfait. Il va falloir récrire les dix premières pages. »²¹ Cette réussite le fait réfléchir à son art romanesque basé sur l'improvisation et la spontanéité : « J'ai réfléchi, ces derniers jours, à « l'art du roman ». Tant que je continuerai à écrire comme je l'ai fait, je n'ai aucune chance. Moi, quand je vois un roman dans ses grandes lignes (plus précisément quand je vois le début et le personnage principal) je me mets à l'écrire. Et le roman se fait à mesure que j'avance dans sa rédaction. De là, surtout dans mes anciens romans, des hésitations, une certaine inconstance-et beaucoup de remplissages. J'improvise chaque soir ce que je dois écrire pendant la nuit. Il m'arrive de commencer un chapitre sans savoir ce qui se passera, ni quels personnages interviendront etc. »²² Et il continue la note insistant sur la valeur d'authenticité de son texte, valeur à laquelle il n'a jamais renoncé, en dépit des défaillances techniques : « Si j'avais la patience d'écrire un roman deux fois, ou à passer deux heures à le filmer mentalement, à découper et monter les épisodes les plus significatifs, les plus intenses, je deviendrai peut être moi aussi un « vrai » romancier. Mais, comme pour mes cours ou conférences, je ne suis « inspiré » que lorsque je vois une chose pour la première fois. Tout ce qui est réfléchi, filtré, révisé, me semble artificiel. Il faudra que je me débarrasse de ce reste d'immatunité, de cette superstition, de « l'authenticité » à tout prix. »²³ Le 31 octobre Eliade déclare être conscient de la nécessité de récrire, en renonçant de se laisser porter par l'inspiration : « J'ai travaillé peu et mal au roman. Mais j'ai réussi à voir clair dans certaines scènes. Et, ce qui est plus important, j'ai vu où réside le danger et comment me défendre. Je ne dois plus, en aucun cas, écrire au hasard-

¹⁸Ibidem, p. 109.

¹⁹Ibidem, p. 109-110.

²⁰Ibidem; p. 111.

²¹Ibidem, p. 114.

²²Ibidem

²³Ibidem p. 115

épisodes et fragments-porté par mon « inspiration ». Si j'étais un écrivain qui se respecte, je devrais refaire tout ce que j'ai écrit. »²⁴.

Le 2 décembre 1950 Eliade relate la discussion qu'il a eue avec le traducteur de son roman en allemand de l'opinion duquel il était très intéressé : « Spaltmann me donne ses impressions sur les trois cent soixante premières pages dactylographiées. Il semble content-mais pas enthousiasmé. Il remarque, à juste titre, que le personnage le plus réussi, c'est Vădastra. Je lui réponds immédiatement pourquoi: je l'ai pris tout fait dans *Apocalypse* et je lui ai accordé à lui tout seul presque un tiers de ces trois cent soixante pages. »²⁵.

Le 28 octobre 1950 Eliade note son regret que ses études scientifiques lui occupent tout son temps: « Je ne me rends pas encore compte si et quand je pourrais revenir au roman [...] au lieu de me consacrer exclusivement à mes maîtres livres, et en tout premier lieu au roman, je ne m'occupe que des conférences, études et articles. »²⁶. Le 2 avril 1951, Eliade se demande comment faire pour ne pas être long : « Je rentre chez moi en pensant à mon roman. Bien des passages me semblent détonner. Et je ne cesse de me demander: comment faire pour écrire naturellement, simplement, avec vraisemblance des choses aussi sublimes que l'écoulement du temps, l'amour, le miracle des hasards. Et sans avoir recours aux deux mille pages auxquelles avait droit Tolstoï?²⁷ Le 12 juin 1951 Eliade note avoir finalement connu son traducteur : « Je fais aujourd'hui la connaissance de Gunther Spaltmann, mon traducteur [...]. Il a des répliques inattendues, d'immenses lectures et beaucoup d'humour. Après une correspondance qui a duré cinq ans, après avoir lu presque tous mes livres (il en a traduit dix), nous avons beaucoup de choses à nous dire. Mais moi je le provoque dès le début: le roman. Ses réserves sont exactement les miennes. Il me suggère une issue: commencer le roman avec Vădastra. Mais toute la clé du roman est dans la rencontre de la soirée de la Saint-Jean dans une forêt. Il me dit que je devrais me consacrer désormais à la littérature. Je me suis déjà assez attardé dans la science. Et après avoir lu dans les lignes de ma main, il ajoute: vous devriez vous dépêcher. Si pendant les quelques années qui viennent, je ne réussis pas à renouer les fils qui s'ourdissent dans mon « subconscient », je risque de perdre à jamais le don de l'imagination. Je resterai lucide, critique, philosophe jusqu'à la fin de ma vie »²⁸ croit-il encore.

Le 19 juin 1951 Eliade parle d'un grand changement de technique dans le sens de rétrécir certains épisodes afin de « sauver » esthétiquement son roman : « Je me suis torturé, toute cette semaine, pour « sauver » le roman. J'étais souvent désespéré: tout me semblait irrémédiablement médiocre, factice, de mauvais goût. Mais je pense avoir trouvé ou être en train de trouver une solution : renoncer aux événements peu croyables et à l'atmosphère de féerie des premières pages, et les présenter comme un désir de Stéphane. Resserrer ensuite toute l'action. Les cinq cents pages déjà écrites devraient être réduites de moitié. Et, comme je l'ai déjà commencé d'ailleurs, je dois donner de l'épaisseur, en les plongeant dans le concret, aux personnages principaux, très vaporeux, trop cérébraux dans la première rédaction. »²⁹ C'est dans ces conditions qu'il réécrit le commencement du roman, ce qui le plonge dans la tristesse car il pense devoir refaire tous les épisodes précédant l'entrée de Vădastra dans l'action du roman. Ainsi, le 24 juin, Eliade note : « Après deux ou trois tentatives, j'ai réussi à écrire le début du roman. Il va falloir récrire la moitié du manuscrit.

²⁴Ibidem .

²⁵Ibidem, p. 117.

²⁶Ibidem, p.135.

²⁷Ibidem, p. 140.

²⁸Ibidem, p. 148.

²⁹Ibidem, p. 149.

C'est à dire tout ce qui n'a pas rapport à Vădastra. C'est bizarre. Dès que je me mets à écrire au roman, je suis envahi, doucement, par une incompréhensible tristesse qui, finalement, me tarit. »³⁰.

Le 16 janvier 1952, Eliade note sa sensation surprenante d'écrire à un autre roman avant d'en finir la première partie : « Je finis aujourd'hui de corriger le chapitre VII (Londres) et de remanier quelques pages qui me semblaient encore incertaines. J'arrive donc exactement au même point de la narration où je me trouvais en août 1949, à Capri. Je crois donc pouvoir affirmer avoir écrit un autre roman. »³¹ Le 21 janvier 1952 Eliade déclare « voir » déjà l'articulation de la deuxième partie du roman : « Apparemment, je travaille toute la journée au roman-en réalité quelques heures seulement. Je ne suis pas dans une période d'« inspiration ». J'écris lentement et je m'interromps plusieurs fois à chaque page. J'avance péniblement. Je « vois » cependant, très clairement l'articulation de la deuxième partie. Je suis maintenant au milieu du chapitre VIII. La première partie aura neuf chapitres. »³².

Le 9 février 1952 Eliade réfléchit au symbolisme mystérieux de la voiture entrevue dans la nuit de la Saint Jean : « J'ai terminé, enfin, le « prologue ». Je pense en avoir écrit, pendant cette dernière semaine, quatre ou cinq versions-sans parler de celles, innombrables tentées cet été et qui ne me contentaient pas. Immenses difficultés pour créer « l'atmosphère »: je dois éviter, à tout prix, la féerie ou le fantastique du serpent, sans sacrifier cependant, l'élément impondérable, absurde, « prédestiné », qui y était impliqué, (plus précisément camouflé) dans « la voiture qui devait disparaître à minuit » et à laquelle je ne pouvais absolument pas renoncer. Le destin, le temps, les révélations, tout est « suggéré » dans mon roman par la présence plus ou moins réelle d'une voiture. »³³. Le 1 mars l'auteur avoue qu'il a perdu du temps précieux pour attendre l'opinion de quelques lecteurs importants tels Spaltmann, Vona et Monica Lovinescu : « Je n'ai eu ni l'envie, ni le temps de commencer la deuxième partie du roman. J'ai perdu dix jours à attendre les commentaires des premiers lecteurs : Spaltmann, Vona, Monique Lovinescu. Ce n'est qu'aujourd'hui que je les ai reçus. De la lettre de Vona je ne peux pas me rendre compte si le roman est réussi ou pas »³⁴. Il note l'essentiel de ces opinions critiques le 13 mars : « Commentaires encourageants des premiers lecteurs surtout de Vona, Monique et Ierunca. Ce dernier enthousiasmé par Stéphane et la fin de la première partie mais non intéressé par Vădastra qui lui semble purement et simplement une réussite « épique » dépourvue de « signes ». Et il me demande toujours : « N'est-ce pas que Stéphane et Ileana ne se rencontreront plus dans ce monde? »³⁵ Le 20 mars Eliade se rend compte que sa méthode romanesque correspond aux propos de Roger Martin du Gard sur Gide (*Les Faux monnayeurs*) qu'il insère dans la note : « Il se refuse à s'assurer d'un plan établi. Il ne sait pas lui-même où il va, ni très bien où il veut aller. Il écrit d'impulsion, selon les caprices de l'heure. Au milieu d'un chapitre, pour corser la scène, parfois simplement pour placer une réplique savoureuse, il inventera un nouveau personnage, auquel il n'avait encore jamais songé, dont la silhouette soudaine se dessine et le tente, mais dont il ne sait encore rien, ni ce qu'il vient faire dans l'histoire, ni même s'il lui trouvera un rôle à jouer. C'est comme si j'avais décrit moi-même ma « malheureuse » méthode d'écrire un roman. Quand j'ai commencé *La Nuit de la Saint-Jean*, je savais seulement ceci : Stéphane aimera deux femmes, il passera toute sa vie à essayer de

³⁰Ibidem.

³¹Ibidem, p. 169.

³²Ibidem, p. 170.

³³Ibidem, p. 171.

³⁴Ibidem, p. 172.

³⁵Ibidem, p. 172.

comprendre le mystère qui se cache dans son cas et surtout d'assumer cette situation dans l'espoir que « quelque chose lui sera révélée » et acquerra ainsi un autre mode (plénier, glorieux) d'existence. Les autres personnages apparaissent un peu au hasard. »³⁶. Et il continue notant que : « C'est seulement en commençant la deuxième partie que je puis dire que je sais ce que je veux, je sais au moins, en gros, ce qui arrivera et l'ordre dans lequel les choses arriveront »³⁷. Le 29 mars 1952 Eliade pense à faire une comparaison entre son roman *Retour du paradis* et *La Nuit de la Saint-Jean* : « De retour de Berlin, en 1934 « par un jour clair et doré de septembre, j'ai « vu » un roman : deux hommes s'étaient aimés dans leur première jeunesse (vers 1910-1912), ils s'étaient mariés, chacun de son côté, plus ou moins résignés, ils avaient eu des enfants etc. ensuite, vers quarante, quarante-cinq ans, ils redeviennent libres, se rencontrent par hasard et retrouvent l'amour et la béatitude perdue de leur jeunesse. Entre-temps, il y avait eu la guerre, la récupération des provinces et tout ce qui s'ensuivit. En y réfléchissant bien *La Nuit de la Saint-Jean*, telle que je l'ai vue en juin 1949, c'est le même roman de 1934, mais à cette différence près que l'histoire commence un quart de siècle plus tard. Le problème fondamental reste : les retrouvailles après une longue séparation. Il y a, naturellement, l'amour de Stéphane pour deux femmes (thème du *Retour du Paradis*). Ensuite le roman changeait à mesure qu'il était écrit. »³⁸.

Une autre note du 6 avril rend les propos de Victor Hugo dans lesquels Eliade voit la métaphysique latente de son roman *La Nuit de la Saint-Jean* : « Je trouve cette note prodigieuse de Victor Hugo : « La nature, qui met sur l'invisible le masque du visible, est une apparence corrigée par une transparence » qu'il commente de la manière suivante : « En un certain sens, c'est une formule qui anticipe toute la métaphysique latente de *La Nuit de la Saint-Jean*. »³⁹. Le roman continue d'avancer très lentement et Eliade se plaint de manque de rendement littéraire le 13 janvier : « Tant de jours dépensés à écrire une page. J'ai transcrit le premier chapitre. Je suis assez avancé dans le deuxième chapitre, mais je me demande si je réussis à lui donner l'intensité souhaitable. Quelques fois, j'étais tenté d'y renoncer et de me remettre à la deuxième édition du *Yoga* qu'attend Payot. Mais je m'obstine. »⁴⁰.

Le 25 janvier 1953 Eliade est content d'avoir fini le deuxième chapitre et commence le troisième : Le 7 février déplore la mort du personnage féminin Catalina : « Dans le chapitre III a lieu la mort de Cataline. Cette jeune fille m'était devenue très chère. Quand je l'avais conçue pendant l'été 1949, elle avait un rôle effacé et elle était insupportable. Mais, petit à petit, je lui ai découvert une âme admirable. Dommage qu'elle n'ait pas eu de chance. Je regrette d'avoir choisi pour elle la vie et surtout la mort qu'elle aura dans le roman. J'aurai pu écrire un autre livre rien qu'avec ses mélancolies et ses rêveries. »⁴¹.

La traduction en français du roman (réalisée par Guillermou) le déçoit : « très tôt le désespoir m'accable. J'ai l'impression que *La Nuit de la Saint-Jean* perd cent pour cent à la traduction. Plus précisément, la traduction met dans une lumière trop crue les naïvetés et les imperfections du livre. »⁴²

Les trois derniers chapitres posent eux aussi pas mal de problèmes, mais Eliade est content du rythme endiablé que prend l'action au chapitre V. Ainsi, il écrit le 5 mai : « J'ai écrit une douzaine de pages du chapitre V. Ce n'est pas la version définitive parce que j'ai

³⁶Ibidem, p. 172-173.

³⁷Ibidem, p. 172.

³⁸Ibidem, p. 174.

³⁹Ibidem.

⁴⁰Ibidem, p. 200.

⁴¹Ibidem, p. 201.

⁴²Ibidem.

sauté les descriptions pour esquisser uniquement les articulations entre les scènes etc. en me limitant à l'essentiel. Assez satisfait : ce chapitre aura un tempo endiablé. »⁴³. Plus tard, le 23 mai Eliade est content du fait que Spaltmann apprécie le chapitre IV, qu'il considère le plus réussi de la deuxième partie.

Le roman est achevé le 7 juillet 1954 et l'événement est noté avec précision par l'auteur : « Ce matin à 11 heures trente-cinq j'ai fini d'écrire et de transcrire la dernière page. Le roman est terminé. J'ai écrit, les derniers jours, en luttant contre la tristesse, mais aussi contre une oppression presque physique. Il m'a été impossible de m'opposer au destin qui avait décidé depuis longtemps et à mon insu, de perdre Stéphane et Ileana, cette nuit de la Saint- Jean, 1948, quelque part sur une route qui menait à Lausanne. J'ai écrit dans un état de tension perpétuelle-et le temps même semblait refléter ma tempête intérieure: coups de tonnerre, orages, pluie rapide, froide d'automne se succédaient sans interruption. Je ne réussis pas à me réjouir d'avoir terminé ce livre. »⁴⁴.

Le 21 juin 1959 Eliade note une discussion au sujet du roman entre des amis proches à lui, étant surpris de découvrir que c'était toujours durant la nuit de la Saint Jean : « René et Delia Laforgue nous invitent à dîner sur le Bateau Mouche. Il y a dix ans que nous souhaitions-Christinel et moi-faire cette promenade. Nous en sommes heureux. Délia me parle de *Forêt interdite* qu'elle a lu deux fois. Elle me demande pourquoi j'ai éprouvé le besoin du « double ». Ne sachant quoi lui dire, je réponds un peu à côté, en rappelant que cette histoire du « double » m'avait mis à la torture, et que je n'ai respiré enfin, que lorsque j'eus tué Partenie; c'est alors qu'intervint René: le double c'est le super ego. Par conséquent, j'ai tué le super ego, etc. » Et le commentaire d'Eliade : « Curieuse rencontre que celle qui nous amène à discuter de ce roman dans la nuit de la Saint Jean, en faisant cette promenade en bateau à laquelle je rêvais depuis dix ans, et dix ans, ou peu s'en faut, après que j'ai décidé d'écrire ce livre. »⁴⁵. En juin 1954 Eliade note sa lecture de la traduction du roman par Alain Guillermou et semble effrayé des dimensions du roman : « Guillermou a fini la traduction de la première partie et Christinel la tape nuit et jour [...]. Nous sommes épouvantés tous les deux par les dimensions du roman. Qui le lira ? Qui l'achètera? »⁴⁶.

Il est évident que ces notes insérées par Eliade dans ses écrits à caractère autobiographique nous permettent d'entrer dans le laboratoire de création de l'auteur et qu'elles éclairent les aspects les plus mystérieux du processus de création du roman. Certaines de ses intuitions ont été validées par le temps. Ainsi, les ambitions avouées en 1951 dans *Fragments d'un Journal* se sont avérées, en fait, car le roman a consacré Eliade comme romancier important en Occident, en lui donnant la notoriété à laquelle l'auteur aspirait à ce temps-là : « S'il m'est donné d'être reconnu un jour comme romancier en Occident, il m'est beaucoup plus normal que je sois révélé par une œuvre de la maturité, c'est à dire *La Nuit de Saint Jean*. Seul un tel livre-au cas où il aurait la chance d'être lu par les cent ou deux cents lecteurs et critiques dont je respecte l'opinion-réussira à sauver, c'est à dire à dévoiler la signification de toutes les expériences romanesques qui l'ont précédé »⁴⁷.

BIBLIOGRAPHY

⁴³Ibidem, p. 207.

⁴⁴Ibidem, p. 221.

⁴⁵Ibidem, p. 275-276.

⁴⁶Ibidem, p. 218.

⁴⁷Ibidem, p.167.

Iulian Boldea, Dumitru-Mircea Buda, Cornel Sigmirean (Editors)
MEDIATING GLOBALIZATION: Identities in Dialogue
Arhipelag XXI Press, 2018

Mircea Eliade, *Fragments d'un Journal*, traduit du roumain par Luc Bădescu, NRF, Gallimard, tomes I-III.

Mircea Eliade, *L'épreuve du labyrinthe, Entretiens avec Claude Henri Rocquet*, Paris, Belfont, 1988.

Mircea Eliade, *Mémoire. 1, Les promesses de l'équinoxe: (1907-1937)*, Gallimard, 1980.

Mémoire II Les Moissons du solstice (1937-1960) trad. du roumain par Alain Paruit, Collection Du monde entier, Gallimard, 1988.

Doina Rusti, *Dicționar de simboluri din opera lui Mircea Eliade*, Bucarest, Editura Coresi, 1991.